
INTRODUCTION

La prolifération d'espaces résidentiels « fermés » dans différentes villes du monde interpelle aussi bien les consciences politiques que la curiosité des chercheurs. Entourés de murs, de grilles et de dispositifs de sécurité, ces espaces luxueux se présentent comme l'une des concrétisations les plus abouties de l'auto-ségrégation des riches : ce seraient des enclaves où les classes aisées, éloignées de la misère du monde, réussiraient à contourner les conflits de classe en s'isolant dans des espaces socialement homogènes. À l'intérieur des murs, l'entre-soi des riches ; à l'extérieur, l'exclusion et l'abandon.

Or cette image est-elle juste ? S'agit-il vraiment de mondes sociaux homogènes ? Les grilles et les murs qui entourent ces « enclaves » sont-ils la concrétisation spatiale de fractures sociales aussi étanches et rigides ? Bref, peut-on croire à ce point aux représentations idylliques que les promoteurs immobiliers de ces résidences évoquent dans leurs annonces ? Pour répondre à ces questions, cet ouvrage mettra la focale sur les acteurs qui ont affaire au quotidien à ces espaces dits « fermés », afin d'explorer leurs expériences, leurs pratiques et leurs vécus. Ce choix d'échelle m'amènera à nuancer, à complexifier, voire à abandonner le portrait de la ville insulaire.

Deux observations serviront de fil conducteur. La première est celle de la labilité des frontières. La notion d'enclave, couramment mobilisée pour décrire les espaces résidentiels fermés, suppose une identité entre frontières sociales et frontières spatiales : les grilles et les murs traduiraient dans l'espace de nouvelles fractures sociales. Mais lorsqu'on se place à l'échelle des acteurs, les frontières se brouillent : tandis que certains y voient effectivement des enclaves, d'autres, en revanche, remettent en question la légitimité des frontières, s'écartent des comportements attendus et mobilisent d'autres critères de différenciation territoriale. Autrement dit, les multiples dimensions des inégalités sociales¹ ne se réduisent pas à l'opposition entre intérieur et extérieur de frontières spatiales sécurisées, mais se transposent dans différentes attitudes à l'égard de la fermeture. Je me garderai, par conséquent, de donner une définition de ce qu'est un « espace résidentiel fermé » pour examiner, plutôt, les classifications des acteurs et les conflits que celles-ci suscitent entre eux. En abordant l'assimilation des

1. BOURDIEU P., *La Distinction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

frontières spatiales à des frontières sociales non pas comme un fait établi, mais comme un processus, cette étude prendra donc une certaine distance avec les travaux qui dénoncent la prolifération d'« enclaves » et la fragmentation territoriale. Je prendrai en compte certaines de leurs analyses et critiques, mais ma démarche m'amènera à repérer d'autres facteurs et dynamiques impliqués dans la production de frontières urbaines que ces travaux tendent à perdre de vue.

Le second fil conducteur est la porosité des frontières. En effet, les frontières sécurisées peuvent faire l'objet de stratégies d'auto-ségrégation de la part des riches, mais elles ne peuvent pas pour autant empêcher l'entrée quotidienne de ceux qui s'occupent de nettoyer les sols, de tondre la pelouse, d'entretenir les équipements, de livrer des objets et des marchandises, de garder les enfants ou de faire le ménage. Autrement dit, les classes subalternes qui ont la charge du « sale boulot » nécessaire au style de vie des classes aisées font, elles aussi, partie des mondes sociaux des espaces résidentiels fermés. Cette contradiction entre recherche d'entre-soi et division du travail, entre mise à distance des classes populaires et délégation du « sale boulot » est sous-jacente à toute forme de ségrégation : s'approprier un espace n'implique pas d'assumer soi-même la totalité des activités nécessaires à la reproduction de l'existence et du style de vie. Mais elle prend une forme particulière dans les espaces résidentiels fermés, car l'auto-ségrégation poussée à l'extrême demande une invisibilisation plus grande des classes populaires à l'intérieur de leurs enceintes. Les approches de la ville « insulaire », « duale », « fragmentée » tendent à oublier cette coexistence quotidienne entre classes aisées et classes populaires. Cette étude la considérera avec attention et s'intéressera aux expériences de l'ensemble des acteurs présents dans les espaces résidentiels fermés, afin d'analyser comment les attentes des uns et des autres à l'égard des immeubles donnent forme à leurs relations. En d'autres termes, il s'agira de voir comment les frontières sociales sont produites non pas dans l'absence d'interaction, mais dans le contact et l'interdépendance entre les groupes². Ainsi, prendre cette contradiction comme objet d'étude me permettra d'examiner les formes de domination sociale dans un terrain couramment étudié en termes d'exclusion.

L'enquête sur laquelle repose cet ouvrage a été réalisée entre 2005 et 2010 à Buenos Aires, capitale de l'Argentine et ville de laquelle je suis originaire. Le terrain exploré est celui des *torres* : des « copropriétés fermées » assimilées à des enclaves de riches par des promoteurs, habitants, gestionnaires, urbanistes et chercheurs, en prenant l'enclave soit comme modèle, soit comme objet de critique. La thèse de la dualisation de Buenos Aires s'est fortement répandue à la fin des années 1990, aussi bien dans le monde de la recherche urbaine – en écho aux débats scientifiques nord-américains sur la « restructuration urbaine » – que

2. En accord avec l'approche des frontières sociales de BARTH F., « Introduction », in F. BARTH (dir.), *Ethnic Groups and Boundaries*, Boston, Little Brown and Company, 1969, p. 9-38.

dans celui de la réforme sociale. Caractérisée autrefois par l'importance de sa classe moyenne et de son espace public – qui l'aurait distinguée d'autres villes latino-américaines plus inégalitaires et ségréguées –, Buenos Aires a vu, au cours des dernières décennies, son territoire fracturé par des résidences et lotissements fermés. Leur fermeture semblait être la matérialisation spatiale des nouvelles frontières sociales issues de l'accroissement des inégalités depuis les années 1970 – et tout particulièrement au cours des années 1990, période marquée par les politiques néolibérales³. Si ce sont les « quartiers enclos » de la banlieue (les *countries* et *barrios privados*) qui ont d'abord, et surtout, attiré l'attention des chercheurs, les *torres* sont ensuite apparues comme la preuve que la dualisation touchait le cœur même de la ville, c'est-à-dire l'habitat traditionnel des classes moyennes et supérieures.

Dans ce livre, au regard de la labilité et de la porosité de leurs frontières, les *torres* ne seront pas abordées comme des enclaves. Il s'agira plutôt d'analyser le « travail d'enclavement » dont elles font l'objet, c'est-à-dire d'étudier les démarches entreprises par certains acteurs pour transformer ces immeubles résidentiels en enclaves. Pour quelles raisons et sous quelles contraintes s'engagent-ils dans ce travail de spatialisation de frontières sociales? En quoi ce travail consiste-t-il concrètement? Dans quels domaines est-il réalisé? La démarche ethnographique sera fondamentale pour répondre à ces questions. Aux approches macrosociologique et typologique des travaux sur les « enclaves », j'opposerai l'observation du travail d'enclavement mené par les acteurs et introduirai, par là, un changement d'échelle qui me permettra de renouveler les questions et de faire de découvertes⁴.

L'ouvrage est composé de deux grandes parties. La première s'intéresse aux avatars du travail d'enclavement, conflictuel et multiple, qui engage des acteurs aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des immeubles; la seconde analyse comment ce travail d'enclavement modifie les rapports sociaux à l'intérieur de ces espaces résidentiels. Au fil des pages, l'ouvrage fera donc apparaître les différents points de vue qui coexistent sur la fermeture, sur les frontières sociales qu'elle est censée délimiter, sur les relations qu'elle suscite et sur les diverses pratiques et usages dont elle fait l'objet: il explorera ainsi les différents « mondes sociaux⁵ » impliqués dans la production des frontières urbaines.

3. SVAMPA M., *Los que ganaron*, Buenos Aires, Biblos, 2001.

4. REVEL J. (dir.), *Jeux d'échelles*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996.

5. BECKER H. S., *Art Worlds*, Berkeley, University of California Press, 1982.